

L'ENVERS D'UN GRAND OPERA

AÏDA

La scène se passait à Memphis, dans le palais d'un Roi anonyme, à une époque indéterminée, et au Kaire, le soir du 24 décembre 1871, au théâtre du Khédivé. Ce soir-là, avait lieu la première représentation d'*Aïda*. Ramfis, le grand prêtre, chantait :

*Si : corre voce che l'Etiope ardisca
Sfidaroi ancora, e del Nilo la valle
E Tebe minacciar...*

Coïncidence étrange, depuis quelques jours, dans les grandes salles du palais d'Abdin, on disait la même chose que dans celles en carton-pâte de Memphis. On disait que l'Ethiopien osait encore défier l'Egypte et menacer la vallée du Nil...

En succédant à Mohammed-Saïd comme pacha d'Egypte, Ismaïl s'était fourré dans la tête de prendre la succession des Pharaons. Depuis ces rois nationaux, l'Egypte avait été sans cesse foulée et possédée par des conquérants étrangers. Les Perses, les Grecs, les Romains, les Grecs derechef, ceux de Byzance, puis les Arabes, les mamelouks, ces esclaves des khalifes, les Turcs, les Français et, de nouveau, les Turcs, aidés des Anglais, l'avaient tour à tour soumise à leur joug, et si Ismaïl régnait, ou à peu près, sur elle, c'est à son grand-père qu'il le devait, à l'Albanais Méhémet-Ali, qui par la ruse l'avait disputée, et par violence aux trois quarts arrachée au successeur de Selim I^{er}. Toutes ces dominations, dont quelques-unes, jusques et y compris celle des Arabes, furent si glorieuses pour les vainqueurs,

étaient une honte pour l'Égypte, pays de vaincus, terre prédestinée de servitude et d'esclavage. Les monuments qu'ils y avaient laissés perpétuaient, en même temps que les victoires de ses envahisseurs, l'humiliation de ses défaites successives. Ismaïl s'était promis d'en effacer la trace, sinon du sol, du moins de la mémoire de ses sujets. Abolir le passé, faire en sorte que ce qui avait été n'eût jamais été, remonter le cours des siècles et, carrément, reprendre la suite des Pharaons, telle fut son ambition. Il serait le prince charmant qui réveillerait la belle endormie depuis des millénaires, non pas au bois, même pétrifié de Saqarah, mais au fond des tombes encore inexplorées, momifiée sous ses bandelettes. Il la rappellerait à la vie, cependant que les savants la ressusciteraient dans leurs ouvrages. Pour ancêtres, Ismaïl ne voulait reconnaître que les plus fameux d'entre les Pharaons. Cessant d'être Turc, il se naturalisait Égyptien. L'histoire légitimait ses aspirations, sanctionnait ses entreprises, conférait un titre légal à ses conquêtes. Mais cette charte, où il entendait puiser son inspiration, n'avait pas encore été écrite. Ismaïl décida qu'elle le serait désormais et publiée. Il manda le directeur du service de conservation des antiquités du pachalik et lui signifia sa volonté. Il s'indigna que seuls les Égyptiens restassent dans l'ignorance des exploits et prouesses de leurs illustres aïeux, de leurs légendaires hauts faits, de leurs glorieuses destinées. Ce scandale devait cesser. Ses sujets apprendraient à être fiers de leur passé, qui faisait l'admiration de l'Europe.

Auguste Mariette bey, qui connaissait mieux les Égyptiens modernes, pour les avoir observés sur le vif au cours de ses fouilles, que les anciens Égyptiens, eût pu rétorquer que les sujets de Son Altesse n'avaient sans doute pas les mêmes raisons que l'Europe pour admirer leur passé. Les conquêtes étrangères avaient fortement métissé la population de l'Égypte, les vainqueurs, devenus à leur tour de rôle des vaincus, s'étant accommodés d'une condition qui, pour être misérable, l'était moins cependant que celle des fellahs pacifiques, qui n'avaient d'autre souci que celui de la terre, qu'ils fécondaient de

leur labour pour engraisser et enrichir leurs maîtres, quels qu'ils fussent. Les fellahs, les véritables Egyptiens, ceux-là, n'avaient cure d'une histoire où, de mémoire d'homme, ils n'avaient jamais joué qu'un rôle animal et passif. La notion du temps n'existait pas pour eux. Culbutés les uns par les autres, les conquérants étaient passés; eux, ils étaient demeurés, doués d'éternité, comme la terre, comme le fleuve qui la fertilisait, semblables à eux-mêmes et tels aujourd'hui que naguère et jadis. Une preuve, c'est qu'ils donnaient au « vice-roi » le surnom de *Phiraoun*, non pour l'honorer, mais pour marquer que Son Altesse les tyrannisait et bourrelait, tout autant que Ramsès ou Amenophis. Ils rattachaient ainsi, à leur manière, Ismaïl à ces pharaons et la dynastie albanaise, d'où il était issu, aux dynasties memphistes et thébaines. Ce n'étaient pas ces serfs que le pacha-pharaon se proposait de galvaniser. Les « Egyptiens », à qui il prétendait insuffler le sentiment et donner l'orgueil d'une patrie factice, étaient des Turcs, fils de Turcs.

Gardant pour lui ces réflexions subversives, Mariette s'extasia sur l'idée de Son Altesse, qui le chargea, aussitôt, de compiler une petite histoire de l'Égypte. Elle lui en dicta les grandes lignes et lui fournit le fil conducteur, l'építome devant constituer, tout à la fois, une profession de foi et un programme politique. Ismaïl traitait Mariette comme les Pharaons, sur qui il voulait se modeler, avaient coutume de traiter leurs scribes, accroupis ou non. Ne doutant pas de sa complaisance, il exigea de Mariette qu'il falsifiât l'histoire, sollicitant les textes, d'ailleurs ambigus, et dénaturant les faits de façon à les faire cadrer avec ses projets. Ayant tourné sept fois sa langue, Mariette n'ouvrit la bouche que pour dire : « j'écoute et j'obéis ». Il s'attela à la corvée.

Fouilleur heureux, drogman d'une langue morte, exégète de nécropoles, Mariette n'était pas un historien, — nul de ses plus notoires collègues de France, d'Angleterre ou de Prusse, n'eût pu sérieusement prétendre à ce titre. Les égyptologues n'étaient pas aussi savants qu'Ismaïl le pensait. Leur science était récente, comptant à peine quarante ans d'existence, basée plus sur

des hypothèses que sur des certitudes. Ils cheminaient à tâtons, tantôt dans la pénombre, le plus souvent dans l'obscurité, trébuchant devant les trous, s'égarant dans le dédale des labyrinthes à la recherche de noms, de dates, d'événements inscrits sur des pierres enfouies on ne savait où, dans le sable, ou murées derrière les parois des collines calcaires. Ils rassemblaient, pour d'autres, les matériaux d'une histoire future, dont ils avaient esquissé le plan, qui comportait bien des lacunes, chaque chapitre étant un problème dont ils attendaient du hasard qu'il leur livrât, un jour, la solution qui se trouvait peut-être en Nubie, plus loin encore, en Syrie, en Mésopotamie, en Palestine. A l'aide de débris plus ou moins informes de papyrus, de stèles, de bas-reliefs, ils suivaient à déchiffrer des textes incomplets, à interpréter des inscriptions laconiques, tâchant de démêler la légende de la réalité, et de reconstituer, vaille que vaille, ces annales incertaines que le temps avait rongées par place, que la fureur des hommes avait mutilées, que l'orgueil des rois avait truquées, les souverains imposteurs se volant les uns aux autres la gloire avec les batailles livrées, plagiant les victoires, martelant, sur les monuments, les cartouches de leurs prédécesseurs et les remplaçant par leurs propres cartouches. Avides de publicité posthume, comme s'ils prévoyaient que, longtemps après leur mort, des hommes qui n'étaient ni de leur race ni de leur pays s'occuperaient d'eux, ils s'étaient ingénies à mystifier les déchiffreurs d'énigmes. En l'état actuel des fouilles et des trouvailles, un essai de synthèse représentait une gageure.

Coordonnant les résultats de ses recherches et les travaux publiés depuis Champollion, Mariette y employa ses veilles. En 1864, deuxième année de l'avènement d'Ismaïl pacha, sortait des presses de l'Imprimerie française Mourès, Rey et C^{ie}, place de l'Eglise, à Alexandrie, un *Aperçu de l'Histoire de l'Egypte, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête musulmane*, rédigé par Auguste Mariette bey, destiné aux écoles spéciales du pachalik, autrement dit à ses écoles militaires, et dédié à Son Altesse le Vice-Roi.

Dès les premières lignes de l'introduction, le sens de ce manuel était clairement énoncé, sa portée nettement définie. Docile et soumis, Auguste Mariette s'était fait le fidèle interprète des intentions de son auguste maître, qu'il prenait sous son bonnet, ou, plus exactement, sous son tarbouche.

L'histoire, écrivait-il, nous apprend que l'Égypte est bornée au Nord par la Méditerranée, au Sud par la cataracte d'Assouan. Mais l'histoire, en posant ces limites, ne tient aucun compte des indications fournies soit par la géographie, soit par l'étude comparée des races. Au Nord-Est du continent africain, de la mer à l'Équateur, s'étend une zone immense de terrain formée par le même fleuve, par lui seul fertilisée. D'un autre côté, des races diverses qui peuplent les rives de ce fleuve, les unes sont incultes, sauvages, incapables de se gouverner elles-mêmes. Au contraire, en deçà du tropique, on rencontre une contrée qui mérite l'admiration des hommes par sa gloire, par son industrie, par tous les éléments d'une civilisation qu'elle possède dans son sein. L'histoire devrait donc dire que l'Égypte s'étend là où coule le Nil, et qu'ainsi l'Égypte a le droit de revendiquer comme son domaine toutes les terres qu'arrose ce fleuve célèbre, aussi loin qu'elles s'étendent vers le Sud.

Ainsi, d'ordre de Son Altesse, l'Égypte, dont l'essor s'était arrêté après la domination arabe, dévastée, épuisée par les pachas turcs qui s'y étaient succédé depuis 1517 et par les mamelouks qui leur avaient disputé ses dépouilles, l'Égypte, retournée, à la faveur des guerres civiles, à la barbarie où elle croupissait encore, en dépit de quelques éléments de progrès matériel importés d'Europe par Méhémet-Ali, Mohammed-Saïd et Ismaïl lui-même, l'Égypte du XIX^e siècle enfin était audacieusement confondue avec l'Égypte de la XIX^e dynastie. Par quel prodige le « vice-roi » allait-il réaliser ses ambitions pharaoniquement impérialistes, c'était, pour Mariette, une autre énigme, bien plus insoluble que celles que lui avaient proposées les fragments de granit ou de basalte aux inscriptions à demi effacées. Les lubies vice-royales le dépassaient, il s'y conformait humble-

ment, sans les discuter, sans chercher à comprendre. Mariette bey n'était pas au bout de ses étonnements. Cinq années plus tard, il prenait fantaisie à Ismaïl de lui commander le scénario d'un grand opéra national. Son Altesse eût dû s'adresser à quelque illustre auteur français, à M. Théophile Gautier, par exemple, qui eût volontiers taillé, à l'usage de la scène, avec ballets d'almées, le *Roman de la Momie* ou *Une Nuit de Cléopâtre*. Mais elle avait ses raisons pour préférer son scribe de Boulaq aux scribes de Paris, du reste elle voulait absolument que l'épisode de ce scénario fût emprunté à l'histoire de la conquête de l'Ethiopie par les Pharaons. A la p. 35 de son *Aperçu*, Mariette assurait que :

Amenophis III fut un roi aussi redouté dans la guerre que sage dans la paix. Sous son règne, l'Égypte ne perdit rien du privilège de ses armes, et une légende gravée sur quelques gros scarabées dont le Musée de Boulaq possède un exemplaire nous apprend que, de son temps, l'Empire s'étendait de la Mésopotamie au pays de Karo en Abyssinie (1).

Le bey égyptologue n'avait qu'à chercher dans l'histoire d'Amenophis, il trouverait sûrement, sur les ailes de trois ou quatre gros scarabées, quelque historiette. Mariette eût pu répondre que ce qu'il avait écrit était

(1) « On s'est habitué, en Europe, à donner le nom d'Abyssinie à la portion indéfinie de l'Afrique orientale qui nous occupe [la Haute-Ethiopie] et sur laquelle, de toute antiquité et même aujourd'hui plane le nom primitif d'Ethiopie. Les indigènes savent que les Musulmans nomment leur pays el *Habech*, mais s'ils tolèrent ce nom dans la bouche des étrangers, c'est par courtoisie ou par pitié de leur ignorance ; eux-mêmes, pour la plupart, ne connaissent pas l'étymologie du mot *Habech*, mais ils sentent qu'elle est injurieuse pour eux. En effet, *Habech*, en arabe, s'emploie pour qualifier un ramassis de familles d'origines diverses ou bien de généalogie inconnue ou altérée ; et parmi les races sémitiques, l'injure la plus mortifiante qu'on puisse faire à un homme ou à un peuple est de dire qu'il ignore sa généalogie ou qu'elle est entachée de promiscuité, parce que chez eux, les hommes de tous les rangs sont convaincus de l'existence d'une solidarité étroite non seulement entre les vivants, mais surtout entre les vivants et leurs maîtres (?)... L'adjectif *Habechl* déformé par les Portugais, qui ont mis de côté la première lettre, et, selon leur usage, ont rendu le son *ch* par *x*, est devenu ainsi *Abezim*, en y joignant la finale portugaise ; d'où, en usant à leur tour de la licence de transcription dont les Portugais leur avaient donné l'exemple, les copistes du seizième siècle ont fait le nom *Abyssini*, devenu sans effort *Abyssinie*. » Arnauld d'Abbadie: *Douze ans dans la Haute-Ethiopie (Abyssinie)*, Paris, 1868, t. I, p. 79.

à peu près tout ce qu'il savait, et qu'on savait, et que, d'ailleurs, il y avait le revers de la médaille, l'envahisseur ayant été chassé et pourchassé et soumis, à son tour, au joug de ceux-là mêmes qu'il avait domptés. L'Égypte pharaonique avait connu des dynasties de souche éthiopienne. Ne pouvant les escamoter sans encourir le reproche d'ignorance, il y avait fait brièvement et rapidement allusion, et de si brouillonne façon que ce tour de passe-passe historique eût ravi Robert Houdin.

La domination éthiopienne, avait-il écrit (pp. 48-49), ferme la XXV^e dynastie et compte pour 50 ans (1337-1287 avant l'Hégire, 715-665 avant J.-C.). Le dernier roi de cette dernière dynastie fut Tahraka. Il avait régné 26 ans quand douze chefs égyptiens se réunissent, expulsent les Ethiopiens des provinces septentrionales et partagent ce qu'ils peuvent reprendre du territoire national en douze gouvernements dont ils se proclament les rois.

Mariette n'eut garde de contrarier Son Altesse ; il lui promit de la satisfaire de son mieux. *Quelques années* auparavant, fouillant à Karnak, il avait ramassé une statue d'albâtre, qui gisait la face contre le sol, à la porte de l'une des chapelles décorant l'enceinte du Nord. C'était une statue de femme, la tête un peu trop grosse, les bras un peu trop longs, pourtant fort agréable à regarder. Cette femme s'était appelée Amneritis, elle avait été *rectrice du Sud et du Nord, la royale sœur* (du roi)... *vivant à toujours la royale fille* (du roi)... *le justifié* (mort). Un scarabée de Gournah, trouvé dans la chapelle qui avait abrité sa statue, fournit plus de précisions sur son état civil. Mariette y avait épilé cette inscription : *la divine épouse Amneritis, fille de Koschet ou Kashta*... Les inscriptions de la chapelle désignaient encore Amneritis comme *la royale sœur de Ra-nefu-té* (prénom de Sabacon), *vivant à toujours, la royale fille de Kashta le justifié*. Mariette en avait conclu que :

La reine Amneritis était la sœur de Sabacon et ces deux personnages eurent pour père un roi éthiopien qui s'était appelé Kashta. Amneritis, qui vivait 800 ans environ avant

J.-C., épousa l'Éthiopien Piankha, qui s'acquît ainsi des droits légitimes à la double couronne d'Égypte. De ce mariage était née la princesse Schap-en-ap, qui devint l'épouse de Psammetichus I^{er}, le restaurateur de la monarchie égyptienne.

Huit cents ans environ après sa mort, Amneritis n'avait pas perdu ses moyens de séduction. Elle charma Mariette, qui s'attardait à la contempler dans les salles de son musée. Passionnète d'archéologie. Il était curieux de connaître en détail la vie intime de cette royale et belle fille. Mais la statue gardait son secret, semblait regarder Mariette du coin de l'œil, ironique et mutine. Il rêva à elle, et, comme dans un songe, elle lui inspira un conte.

Il était une fois un roi d'Égypte, qui avait une fille, qui aimait un capitaine des gardes de son père. Le cœur du beau capitaine était déjà pris par une esclave de la fille du roi. La fille du roi s'en aperçut et, folle de jalousie, humilia sa rivale, juste comme son amant revenait d'Éthiopie, couvert de gloire et de poussière, chargé de butin et traînant à sa suite un troupeau de prisonniers. Parmi eux, figurait le père de l'esclave, qui était roi d'Éthiopie. Déguisé, il était passé inaperçu. Sa fille le reconnaît, mais ne trahit pas son incognito. Il lui demande d'amener son amant à lui révéler la route que suivront les Égyptiens qu'il commande, lors de la prochaine campagne contre leur patrie. Pour prix de sa forfaiture, le capitaine des gardes deviendra son époux et l'héritier du trône de ce pays. L'Égyptien trahit par amour; surpris par la fille du roi, il est par elle dénoncé, les prêtres le condamnent à être enterré vivant. Son amante, qui a réussi à fuir, revient le rejoindre dans la tombe et dans la mort.

Les scènes de ce petit conte, Mariette les situa à Memphis et à Thèbes, sans préciser l'époque, et il donna à ses personnages des noms de son invention. Le roi demeura anonyme, l'esclave éthiopienne se nomma Aïda, le capitaine des gardes Radamès, le grand-prêtre Ramfis, le roi d'Éthiopie, père d'Aïda, Amonasro. Seule, la fille du roi portait un nom historique, le nom de la statuette

d'albâtre, Amneris. Mariette ne savait pas au juste si Amneritis était de souche égyptienne ou éthiopienne, il en fit une Egyptienne, sans trop de scrupules, son nom ayant été tronqué. Sa légende ne portant pas le sceau de l'authenticité, les profanes seuls s'y tromperaient, les égyptologues verraient tout de suite qu'il l'avait « tirée de son sac ».

Telle quelle, elle plut à Ismaïl, qui la trouva charmante, dramatique, morale et patriotique; il en complimenta Mariette, fit tirer son scénario à un petit nombre d'exemplaires, et décida d'envoyer l'auteur à Paris, désirant que les maquettes et les décors du futur grand opéra, qui devait être créé au théâtre du Kaïfe, préparés sous sa direction, offrissent la double garantie de la couleur locale et de la vérité historique. D'accord avec le surintendant de ses menus plaisirs, Draneht bey (2), il confia à Camille Du Locle le soin de transformer le scénario de Mariette en livret d'opéra et la mission d'en commander la partition à l'un des trois compositeurs en vogue : Gounod, Verdi, ou Wagner.

Tout était prêt pour qu'Aïda fit son apparition au Kaïre au début de 1871, mais la guerre qui, entre temps, avait éclaté entre la France et la Prusse, y mit obstacle. Portants, praticables et toiles de fond, les palais démontables de Thèbes et de Memphis, le temple de Vulcain, les rives du Nil au clair de lune, ainsi que la garde-robe du Roi et d'Amneris, d'Aïda et de Radamès, des premiers rôles, des comparses et des figurants restèrent enfermés dans Paris assiégé...

Le soir du 24 décembre 1871, la salle du théâtre du Kaïre était comble, et cosmopolite, une vraie Babel. On se racontait, à l'orchestre comme dans les loges, que Son Altesse avait eu l'inspiration du livret d'Aïda, dont Mariette avait emprunté le sujet à une stèle du temple d'Athor (3). Des messieurs en tarbouche et stambouline

(2) Voyez : « Un Grec au service des Pachas d'Egypte : Draneht bey », *L'Acropole*, juillet-septembre 1933.

(3) « Le sujet d'Aïda est emprunté à une histoire que Mariette avait lue dans les hiéroglyphes du Temple d'Athor, sur une stèle qui se trouve actuellement au musée de Boulaq. Elle raconte que Phra-Onis, commandant de la garde royale de Menepthès, troisième roi de la V^e dy-

assuraient que rien n'avait été épargné pour que la mise en scène égalât, surpassât même en splendeur celle des opéras de Paris et de Vienne, que le « vice-roi » avait dépensé près d'un million pour que ce spectacle fût digne de sa réputation de souverain éclairé et fastueux; que les meilleurs chanteurs et chanteuses avaient été engagés à prix d'or, afin de créer avec éclat ce nouveau chef-d'œuvre de Giuseppe Verdi, etc., etc.

Le maestro Bottesini gagna son pupitre, leva sa baguette. Les papotages se turent. On écouta l'ouverture au milieu d'un silence religieux. Les dernières vibrations des violons s'étaient à peine éteintes que les applaudissements éclatèrent, longs, frénétiques, dominés par les cris d'*Evviva il Khedive, Vive le Vice-Roi*.

Il entra dans son avant-scène, majestueux, radieux, s'inclina devant la salle debout, portant la main droite à son tarbouche. Dès que Son Altesse fut assise, le rideau se leva... Perdu dans la foule des spectateurs, Mariette contemplait son œuvre avec amertume, songeant qu'il s'était, une fois de plus, « brûlé les pattes à faire rôtir les marrons au feu pendant que les autres les mangeaient ». Verdi avait empoché 150.000 francs, C. Du Locle, qui avait adapté son scénario, toucherait ses droits d'auteur, les décorateurs et les costumiers avaient gagné leur argent et Draneht bey prélevé son tant pour cent sur toutes les dépenses, alors que lui, Mariette, qui s'était donné tant de mal, qui s'était ruiné en frais d'hôtel à Paris, n'avait pas reçu le moindre backchiche pour ses peines, le pacha estimant qu'il en était assez payé par son salaire. Pas plus que de profit, il n'avait retiré d'honneur de cette affaire. Sous le nom d'*Aïda*, c'est celui de Verdi qu'on lisait, et le livret portait la signature de signor Antonio Ghislanzoni, qui avait versifié son texte, revu et tripoté par C. Du Locle. L'un et l'autre, l'adaptateur et le traducteur-rimeur, l'avaient trahi, les acteurs

nastie, eut l'indiscrétion de révéler à sa fiancée Péta-Nofré le projet d'une expédition contre les nègres Mahasis. La jeune fille en parla à son esclave Satou, qui était de la race Mahasi et révéla le secret. L'expédition échoua. Phra-Onis fut enterré vivant. Sa fiancée demanda à l'être avec lui, et Satou fut également enterrée, mais à part. » Léon Hugonnet: *En Egypte*, Paris, 1883, p. 307.

aussi. Il ne reconnaissait pas son Amneris. Signora Pezoni ne lui rappelait en rien la fille royale, la divine épouse Amnéritis...

Un messager accourait, s'arrêtait de souffler pour chanter :

*Gia Tebe è in armi e dalle cento porte
Sul barbaro invasore
Proromperà, guerra recando e morte.*

Le Roi lui donait la réplique :

Si : guerra e morte il nostro grido sia.

Mariette tourna les yeux vers l'avant-scène khédiviale. Il vit Son Altesse agitée par une profonde émotion. Visiblement, le « vice-roi » s'identifiait avec le Roi, il ne faisait qu'un avec lui, il était Ammophis. Une ardeur guerrière l'animait, il semblait se retenir de se dresser dans sa loge et de crier lui aussi, d'une voix forte :

Si : guerra e morte il nostro grido sia.

Brusquement, Mariette eut la révélation d'une foule de choses qui lui avaient paru mystérieuses. Comme le pacha ne daignait pas l'honorer de ses confidences, que, lui-même, indifférent au siècle, il ne s'intéressait qu'à l'histoire, plus occupé à connaître ce qui s'était passé sous les Pharaons que ce qui se tramait à la cour du Khédivé, plus familier avec la politique de Thèbes et de Memphis qu'avec la diplomatie d'Abdin et de Ras-el-Tin, il s'était mépris sur les intentions d'Ismaïl. Il comprenait maintenant pourquoi Son Altesse lui avait commandé *l'Aperçu de l'histoire de l'Egypte* et lui en avait dicté l'introduction, pourquoi elle lui avait demandé quel avait été l'itinéraire suivi par les Pharaons quand ils avaient envahi l'Ethiopie, pourquoi enfin elle lui avait commandé ce grand opéra. En écrivant *Aïda*, il avait, Tyrtée qui s'ignorait, écrit une espèce de poème de Pentaour.

Guerra! guerra!

clamaient les acteurs en chœur.

La guerre contre l'Ethiopie, Ismaïl la préparait depuis de longues années. A peine nommé pacha d'Egypte, il loucha fortement du côté de cette contrée qui excitait ses convoitises. Il la savait déchirée par des luttes intestines et médita de l'annexer, par un coup de main hardi, à ses possessions égyptiennes et nubiennes. Il avait d'abord pensé attaquer le morceau par le Soudan. Le gouverneur de cette province, Moussa pacha, négrier notoire, associé pour la chasse à l'homme à Abou-sin, cheikh des *Choukiréh*, s'était chargé de l'opération. Le tanzimat limitant à 15.000 hommes l'effectif de l'armée égyptienne, il marcha sur Gallabat, rafla 8.000 nègres, fit des battues au Fazoglou, au Tagali, au Denka et jusque sur les marches éthiopiennes et en ramena des recrues enchaînées, avec lesquelles il forma un redoutable noyau d'infanterie, les nègres, dressés à la manœuvre, se battant, le fusil en mains, « avec la ténacité des fauves ». Complétant ses cadres au moyen de la presse, il rassembla près de 20.000 hommes et réquisitionna 30 à 40.000 ardebs de blé, qu'il entreposa à Gallabat. Il n'attendait qu'un signe pour se ruer sur l'Habesch; ce signe, il l'attendit en vain. Deux ans plus tard, Ismaïl postait 4 à 5.000 Nubiens à Kassala, mais il hésita à les lâcher sur l'Ethiopie. On l'avait mis en garde, la région était sauvage, abrupte, montagneuse, à peine explorée, inaccessible, les chemins en étant impraticables. Ismaïl résolut de tourner la position. Il se procura des bases et des avant-postes, s'empara de Métemma, acquit de la Porte le droit d'occuper en son nom tout le littoral de la Mer Rouge. Il avait conçu un plan grandiose. Il voulait construire un chemin de fer, qui devait,

dans une immense ellipse, comprendre toutes les provinces soudaniennes (moins le Kordofan)... La voie partirait de Korosko, point extrême de la navigation sur le Nil, franchirait l'Amour de Korosko par les mêmes passes que suivait la route caravanière, irait rejoindre le Nil à Abou-Hamed, et le suivre jusqu'à Khartoum, puis, tirant à l'Est, atteindre Kassala et de là se rendre à la mer Rouge, à Souakim.

Hassan bey Damiaty, élève de l'Ecole Polytechnique,

avait étudié la route entre Kassala et Souakim, passant, entre Telgou et Langheb, à travers un pàté de montagnes granitiques et d'ondulations de grès et de calcaire qui eussent exigé des travaux à faire reculer les compagnies les plus aventureuses,

mais qui n'auraient pas effrayé les Pharaons, et Ismaïl se croyait l'un d'eux. En attendant de réaliser ce grand œuvre, il fortifia Massaouah, relia cet îlot de corail à la terre ferme par une digue et y jeta une garnison. Il fit de Souakim « une place d'armes destinée à dominer le littoral et à fermer en cas de besoin les routes de Khartoum et de Berber ». Maître du Soudan, de Khartoum à Kassala et Souakim, il se rendrait, pensait-il, plus aisément maître de l'Éthiopie...

En octobre 1867, la tournure que prenait le différend entre Théodoros et l'Angleterre le contraria sérieusement. La proie tant convoitée risquait de lui échapper. En cas de conflit, le lion britannique ne ferait qu'une bouchée du lionceau éthiopien. Profitant du séjour au Kaire d'Isaïe, archevêque et patriarche arménien de Jérusalem, il l'engagea à adresser la lettre suivante :

A Son Auguste Fils, qui est orné des dons divins, le Grand Monarque, Roi d'Abysinie, et le Haut Gardien de tous ses territoires.

J'ai l'honneur d'aviser Votre Majesté que, profitant de la sécurité et de la paix dont le vice-roi fait jouir ses Etats... j'ai voulu voir, moi aussi, ce charmant pays et visiter les monuments sacrés qu'il renferme : partout j'y ai vu l'ordre régner, et ce qui m'a le plus frappé, ce sont les faveurs dont sont comblées, là, toutes les communautés de chrétiens orthodoxes. Mais toutes ces beautés et tous ces bienfaits ne sont rien en comparaison de l'affection et de la sollicitude dont est animée pour Votre Auguste Personne et pour votre beau royaume le grand vice-roi d'Égypte, qui tient à cœur de remplir envers vous ses devoirs de loyal sujet... Comptant sur la haute sagesse de Votre Majesté, comme aussi sur la grande prudence et la perspicacité dont Elle est douée, Son Altesse le vice-roi a trouvé convenable d'adresser lui-même à Votre

Majesté une lettre pleine de cordialité, dans l'espoir d'amener Votre cœur généreux à un point qui fera honneur à Votre sagacité personnelle et à Votre magnanimité royale en rendant la liberté aux prisonniers anglais avec tous les égards convenables, comme étant le seul moyen de conjurer les funestes conséquences de cette grande invasion dont tout homme de bon sens peut prévoir les maux, et à renouer et consolider les anciens liens d'amitié qui l'unissaient au gouvernement de la Grande-Bretagne.

Sa Béatitude se permettait, innocemment, ou perfidement, d'approuver et d'appuyer « ces bons sentiments que Son Altesse le Vice-Roi exprimait avec tant de franchise et de sincérité ». Le Grand Monarque, Roi d'Abysinie, ne daigna pas suivre les conseils « désintéressés » que lui donnaient le Grand Vice-Roi Ismaïl et le serviteur de Dieu Isaïe. Il n'en fit qu'à sa tête, qu'il avait dure. Le 2 janvier 1868, sir Robert Napier débarquait à Zoula, dans Annesley Bay. L'alerte fut chaude. Les rapides progrès des Anglais impressionnèrent vivement Son Altesse. Elle respira quand, après sa victoire de Magdala, et le suicide de Théodoros, sir Robert s'engagea à évacuer l'Éthiopie. Pour qu'il déguerpiât au plus tôt, le pacha racheta le matériel de campement et de chemin de fer, et tout fourniment de l'armée britannique...

Après avoir frappé d'admiration l'Europe lors de la fantasia donnée à l'occasion de l'inauguration du canal de Suez, Ismaïl se flattait de frapper d'épouvante les Éthiopiens. Un musulman d'Adoua, Mahmoud ibn Youssef, était venu le trouver secrètement et lui proposer de la part de la dame Mestouatt, qui régnait sur les Wallos-Gallas, une alliance contre Yohannès Kassa et ses vaisseaux. Ismaïl naturellement avait promis de faire de sa « sœur » musulmane la reine de l'Éthiopie. Allah lui avait dépêché en outre l'homme qu'il lui fallait pour mener à bien cette entreprise. C'était Werner Munzinger, ci-devant vice-consul, bien que Suisse allemand, de France et d'Angleterre à Massaouah. « Cet homme n'a qu'un cœur et il sert plusieurs maîtres », avait dit de lui Yohannès Kassa, roi du Tigré. Après 1870, Munzinger, lâchant les

deux maîtres qu'il servait, pour se venger de Kassa qui avait refusé de lui céder la province de Boghos, loua ses bons et loyaux offices au Khédive. Ayant épousé la fille d'un petit fermier du plateau d'Hamacen, cet aventurier faisait passer sa femme pour une princesse de cette province, à la domination de laquelle elle élevait des prétentions. Il se rendit au Kaire, vit Ismaïl et le convainquit que lui seul était capable de réaliser ses desseins. Il lui expliqua comment et, le 23 avril 1872, le pacha nomma le Suisse gouverneur de Massaouah, en remplacement d'Eddin bey. Munzinger commença par dresser contre Kassa son beau-frère Gobaise. Mgr Touvier, chef de la mission des Lazaristes, se fit son complice. Il engagea le prince du Godjam à prendre les armes et à marcher contre Kassa, lui promettant qu'il serait soutenu dans sa lutte. L'évêque et ses prêtres ne s'en tinrent pas là, ils exhortèrent les sujets de Kassa à refuser le tribut, à abandonner leurs villages et à se réfugier avec leurs troupeaux sur les montagnes. Poussé à bout, Kassa fit brûler les maisons et les églises de ses sujets catholiques rebelles, qu'il ramena dans leurs villages, où ils restèrent enchaînés jusqu'à ce qu'ils eussent payé leur tribut, — et il bannit de ses états les prêtres semeurs de révolte. Mgr Touvier et ses acolytes se retirèrent en Egypte et invoquèrent l'appui d'Ismaïl, qui, naturellement, s'empressa d'écrire à Kassa une lettre de menaces et d'injures, lui demandant compte de sa conduite vis-à-vis des prêtres catholiques, et comme il aurait pu le faire s'il se fût adressé à quelqu'un de ses lieutenants, lui donna l'ordre de laisser rentrer les catholiques français en Ethiopie et de reconnaître leurs églises. Les émissaires de Munzinger se répandaient dans les provinces, excitant les vassaux du Négus à la révolte : « Ne payez pas le tribut à Kassa, leur disaient-ils, mettez-vous à la tête de vos soldats, envahissez le Tigré. » « Unissez-vous, écrivait le Suisse au Ras Woronya dans l'Amhara, au ras Ménelik dans le Choa, à Ali Bourrou dans le Lasta; unissez-vous, marchez contre le Négus, l'Egypte vous soutiendra. Si Kassa se porte à votre rencontre, j'entrerai derrière lui à Adoua. » Par cette perfide tactique, Mun-

zinger paralysait Kassa, l'empêchait de marcher sur Gondar, de s'emparer de l'Amhara et d'achever l'unification de l'Ethiopie. Profitant de l'éloignement de Kassa qui se trouvait avec son armée aux confins du Godjam, occupé à régler avec le roi de Galla, Ménelik, la question du Choa, Munzinger fit main-basse sur le pays de Boghos, sis au Nord d'Hamacen, qui dominait les meilleures routes allant de la côte à Kassala. C'était le premier pas vers la conquête de l'Ethiopie. Par des annexions successives, on porterait la frontière de l'Egypte vers le Mareb, et le « vice-roi » se trouverait posséder tout le nord de l'Ethiopie, les districts de Halaï et Senafi, les pays de Shohó et de Danakil. On entreprendrait ensuite le Choa, et l'Ethiopie entière ne tarderait pas à tomber au pouvoir d'Ismaïl, qui imposerait sa domination sur les vastes territoires qui s'étendent entre le cap Guardafui et Suez et les lacs Albert et Victoria Nyanza.

Au lendemain de la première représentation d'*Aïda*, le *Daily Telegraph*, dévoilait ces combinaisons :

Nous avons reçu de Massaouah la nouvelle qu'une expédition de deux mille soldats égyptiens, armés de carabines Remington, de mitrailleuses et de canons, s'est emparée, le 1^{er} juillet, des provinces abyssines de Boghos, de Hullal, de Bejuk (4) par ordre du vice-roi, agissant d'après les sollicitations des musulmans abyssins et avec l'approbation du gouvernement de Constantinople. Le bey Munzinger, gouverneur de Massaouah, commande l'expédition, qui opère avec le plus grand secret. On dit que la conquête de l'Abyssinie peut être achevée en trois semaines par les troupes égyptiennes qui sont à Boghos. L'empereur Kassa marche sur Adoua avec dix mille hommes, et on dit qu'il a déclaré que les Egyptiens auraient à se rendre avec leurs canons. On croit toutefois que Kassa ne pourra rien faire parce qu'il n'est pas convenable-

(4) « Les noms de [ces] quatre districts... sont passablement écorchés par la dépêche.. Il n'y a pas, en Abyssinie, de Hulhal, de Bejuk... Il existe dans le petit Etat de Bogos, soi-disant indépendant et dont l'Egypte réclame la possession, un Halhal. Au sud de ce petit Etat se trouve une tribu de Bachit, qui rappelle de très loin Bejuk... » Léon Cahun: *Le Soir*, 19 août 1872.

ment armé, et on craint que toute l'Abyssinie ne tombe au pouvoir de Munzinger, qui en serait nommé roi. Le prétexte du mouvement est la nécessité de posséder la route entre Massaouah; sur la mer Rouge, et Boghos, sur laquelle les guerres civiles et les vols à main armée ont rendu toute circulation impossible. La reine d'Abyssinie Mestiata (5) a demandé la protection du vice-roi contre les chrétiens; le roi de Choa a été très irrité de cette demande et fait la reine prisonnière. Les troupes égyptiennes attaqueront ensuite Magdala, et on attend un renfort de trois mille hommes de Suez pour entreprendre cette seconde expédition. De nombreux aventuriers se sont joints aux assaillants afin de partager le butin. Tout le plan est organisé de façon à assurer à l'Égypte et à un certain nombre d'aventuriers les avantages d'un pillage avant que l'Europe n'apprenne ce qui se passe et ne puisse prendre des mesures pour intervenir. La province de Boghos paie un tribut à l'Abyssinie, et sa neutralité a été garantie, dit-on, par l'Angleterre.

Il y avait bien des « dit-on » et des « croit-on » dans cette correspondance, qui contenait aussi bien des inexactitudes, mais elle se faisait l'écho des bruits qui couraient à Massaouah et le long du littoral, d'après les mouvements de troupes khédiviales qu'on observait sur la frontière d'Égypte et d'Éthiopie. Interpellé à la Chambre des Communes, Lord Granville répondit que le gouvernement de Sa Majesté Britannique n'était pas au courant de cette prétendue expédition. Si les détails n'en étaient pas exacts, elle était, dans son ensemble, parfaitement vraisemblable, et pour les gens perspicaces, cette nouvelle prématurée, qui, très singulièrement, anticipait sur les événements, jetait un jour nouveau sur les visées impérialistes du pacha d'Égypte.

Il est parfaitement clair que le souverain d'Égypte inaugure par là une politique aussi large qu'audacieuse, observait la *Pall-Mall Gazette*. Ismaïl pacha, qu'il soit mû par le désir d'accroître son immense opulence, par l'ambition inhérente aux Pharaons ou par des projets philanthropiques, découvre tous

(5) Mestouatt.

ses plans dans le mouvement actuel. Il rêve la possession complète pour lui et ses successeurs du pays qui s'étend de Damiette et de Rosette jusqu'aux sources dont les embranchements bleus ou blancs recueillent toutes les eaux intérieures de l'Afrique. Il a envoyé Baker Pacha conquérir pour lui le pays de Bari et tout ce qui se trouve entre Gondokoro et les Grands Lacs découverts par les voyageurs anglais. L'intérêt de la chrétienté pour cette expédition de sir Samuel Baker est évident, puisque la propagande anti-esclavagiste y gagnera, mais son brave et habile chef a depuis longtemps découvert que le résultat qu'il convoite le plus n'est pas celui qu'on a surtout en vue au Caire. L'Abyssinie renferme les sources du Bahr-el-Asrek, elle possède un beau littoral et, ajoutée à l'Egypte avec la Nubie, le Dongola, le Kordofan, les régions de Sennaar et les merveilleuses montagnes Nyanza, elle constituera un royaume superbe, vraiment royal, dont les revenus, grâce au commerce que le Nil favorise et aux chemins de fer qui courent de plus en plus au Sud, rendront le vice-roi réellement puissant et lui donneront une autorité presque sans limites sur tout le Nord-Est de l'Afrique.

A huit ans d'intervalle, le leader de la *Pall-Mall Gazette* précisait et confirmait les projets ambitieux d'Ismail, tels que celui-ci, par la plume servile de Mariette bey, les avait exposés en tête de *l'Aperçu de l'Histoire de l'Egypte*.

Il y a quelque cinq degrés entre le fleuve Blanc et le centre de l'Abyssinie, écrivait Léon Cahun dans le *Soir* (19 août 1872) et M. W. Munzinger au Nord-Est, à Massaouah, n'est pas près de coopérer avec M. Baker, au Sud-Ouest, à Gondokoro.

En tout cas, l'Europe était prévenue, et les banquiers encouragés à prêter de l'argent à un pacha qui, sans aucun doute, dans un avenir très rapproché, ne se contenterait plus de l'honneur d'être le vassal de la Sublime Porte.

Sur ces entrefaites, lord Granville reçut au *Foreign Office* la visite de M. G.-C. Kirkham, « général » au service du Négus (6), qui lui exposa les plaintes et les

(6) Voyez « Au Service du Négus, le général Kirkham : la Revue Bleue, 2 novembre 1935.

alarmes d'Até Yohannès Kassa. Son Excellence, ayant télégraphié au consul général de S.M.B. au Kaire, pour savoir à quoi s'en tenir, répondit à l'Éthiopien :

...Ismail Pacha m'a assuré qu'il était loin d'avoir la moindre intention d'envahir votre territoire; que quelques maraudeurs, sortis du territoire abyssin, avaient, au contraire, passé la frontière, attaquant plusieurs messagers égyptiens, enlevé une grande quantité de bétail et emmené quelques centaines d'habitants prisonniers; qu'il avait demandé à Votre Altesse la restitution des prisonniers et du bétail, et que, n'ayant reçu aucune réponse à sa lettre, il avait fait placer quelques troupes sur ses frontières pour éviter le renouvellement de semblables attaques; que ses troupes avaient reçu ordre de ne point franchir la frontière, lors même qu'elles seraient attaquées. Quant à la prétention que le Pacha aurait émise de revendiquer le Mareb comme frontière, Ismail Pacha a donné les assurances les plus formelles qu'il n'avait jamais émis de pareilles prétentions. Telles étant les assurances que le gouvernement de Sa Majesté Britannique a reçues du Khédive, j'ai bon espoir qu'avant même que cette lettre vous parvienne, toutes vos inquiétudes à ce sujet auront disparu, et que, par une attention soutenue à maintenir la tranquillité sur la frontière commune, tout malentendu sera dès lors évité pour l'avenir.

En assurant Votre Altesse de mon amitié sincère, j'appelle sur sa tête la protection et la bénédiction du Très Haut.

Votre ami sincère,

GRANVILLE.

Le Roi des Rois avait également appelé à son aide le gouvernement de la République. Le « général » Kirkham avait remis à l'ambassadeur de France à Londres une lettre datée d'Adoua, 10 avril 1872, destinée à Monsieur Thiers, et ainsi conçue :

Je ne vous ai pas écrit jusqu'à ce jour parce que j'ai appris que vous étiez en guerre avec l'Allemagne et que je savais que, pour cette raison, vous étiez occupé. Du temps du roi Louis-Philippe, votre pays et le mien étaient amis, et maintenant je suis rentré au pays de mes pères, et j'occupe le trône, et

je voudrais que nous et nos pays soyons unis... [Les Turcs et Ismaïl Pacha] voudraient que je devinsse mahométan et que mon peuple fût vendu comme esclave. Mais je sais que vous ne voudriez pas que je devienne mahométan et que mon peuple soit vendu comme esclave, car vous êtes un vrai chrétien et nous ne faisons qu'un devant le Christ. Maintenant, jugez toutes ces choses pour moi... Je prie Dieu de vous tenir en bonne santé, et vous et votre peuple en prospérité.

Monsieur Thiers, qui était un vrai pharisien, et, n'ayant pas de consul à Adoua, nullement informé des choses éthiopiennes, ne daigna pas répondre à Yohannès Kassa...

Ismaïl n'était pas aussi opulent qu'on se l'imaginait à Londres. Le khédive n'était plus un nabab. S'il n'avait rien entrepris encore contre l'Ethiopie, c'est que le nerf de la guerre lui faisait défaut. La vente de ses actions du Canal de Suez à l'Angleterre remplit très opportunément son trésor à sec. Il employa une partie des quatre millions de livres sterling que lui avait comptées le gouvernement de Sa Majesté Britannique à apaiser quelques créanciers pressés, pressants et par trop bruyants, et l'autre partie à mettre sur pied l'expédition si longtemps différée. Il prévint Munzinger que le moment d'agir était venu. L'offensive fut décidée et préparée dans le plus grand secret. Une dépêche Reuter, datée du Kaire, le 30 octobre 1875, annonça :

Les troupes égyptiennes sont entrées en Abyssinie. Les troupes du roi d'Abyssinie se sont retirées devant elles sans offrir de résistance.

Effectivement, au mois d'octobre, les troupes khédi-viales, en grande partie composées surtout de nègres, ayant, pour la plupart, combattu sous Bazaine, au Mexique, s'étaient ébranlées du Sanheit en direction du plateau d'Hamaçen. Une autre colonne quitta Massaouah et prit la route de Kiagour. Les deux détachements opérèrent leur jonction à Koudofelasie. Ils comprenaient 2.500 fantassins armés de fusils Remington; 2 batteries de montagnes, des howitzers de 6 livres, et 6 fusées, le tout sous le commandement du major danois Aren-

drup, qu'assistaient les majors américains Dennison et Derholtz et le major turco-égyptien Raïf. Le neveu de Nubar pacha, Arakel bey, accompagnait le corps expéditionnaire, ayant dans ses bagages le firman vice-royal qui le nommait gouverneur des provinces à conquérir. De Koudofelasie, les troupes khédiviales avaient poursuivi leur avancé vers le Hamacen, sans coup férir, tous les gens de ce plateau, en état de porter les armes, étant allés se joindre aux troupes de Yohannès Kassa...

Les semaines passaient, et on se morfondait au Kaire, dans l'attente d'un bulletin de victoire. Reuter se taisait. Officielles ou officieuses, les gazettes imitaient son mutisme. Dans l'entourage du Khédive on assurait maintenant que Son Altesse n'avait nullement l'intention d'annexer l'Éthiopie, ou même l'une quelconque de ses provinces, et qu'elle se contenterait de flanquer une raclée à son empereur qui lui servit de leçon : il saurait ce qu'il lui en coûterait à l'avenir de ne pas tenir en main ses sujets, trop enclins à piller le territoire égyptien. Quelques précautions qu'on eût prises pour que rien n'en transpirât, la nouvelle se répandit du massacre des troupes khédiviales, y compris Arakel bey, Arendrup et ses plus braves lieutenants. Munzinger, de son côté, avait subi le même sort. Après avoir observé, trois semaines durant, le silence le plus complet sur les opérations en Éthiopie, le gouvernement de Son Altesse se décidait, fin décembre, à publier dans le journal officiel *Wakāi Masreï*, une version de cette campagne, dont, à son gré, le public se préoccupait plus que de raison. En vérité, disait ce communiqué, les troupes khédiviales avaient engagé dans les différents combats qui avaient eu lieu là-bas 11 compagnies et avaient eu 770 tués ; mais elles avaient tué 20.000 Ethiopiens ; parmi les morts figuraient le grand vizir de Kassa, son commandant en chef et deux gouverneurs de province, — exploit qui rappelait au correspondant du *Times* les fanfaronnades de Falstaff. Les Ethiopiens, selon le *Wakāi Masreï*, ayant le Négus à leur tête, s'étaient montrés devant la ville ouverte d'Akhtal, proche Massaouah, et avaient

sommé, par écrit, les Egyptiens d'avoir à se rendre; ceux-ci, également par écrit, répliquèrent qu'ils n'étaient pas autorisés à le faire et qu'ils devaient en référer au Kaire. Sur cette réponse, les Ethiopiens s'étaient retirés, les Egyptiens en avaient fait autant de leur côté, craignant, sans doute, observait avec humour le correspondant du *Times*, de ne pas trouver, à la prochaine occasion, autant de civilité chez l'adversaire. Quant à Munzinger, il avait trouvé la mort au cours d'une visite qu'il rendait à une tribu de chasseurs d'esclaves, avec le chef de laquelle il négociait un traité qui devait mettre fin à cet infâme trafic : une nuit, ses hôtes l'avaient lâchement assassiné...

La vérité, que le Khédivé s'efforçait de camoufler, était bien plus horrible qu'on ne le soupçonnait. Ismaïl s'était imaginé qu'il suffisait d'un simple raid pour mettre à la raison les Ethiopiens et réduire leur pays en esclavage. Les avertissements ne lui avaient pas manqué, qui eussent dû le rendre plus circonspect. Dans l'avant-propos de ses *Souvenirs d'un voyage en Abyssinie* (1868-1869), publiés en 1873 au Kaire, à la Librairie nouvelle Ebner et Cie, le capitaine Alexandre Girard avait écrit :

...Il ne faut pas se le dissimuler, l'Abyssinie n'est pas aussi facile à conquérir que l'on pourrait le supposer. Il y a du sang viril dans les veines de la nation abyssinienne, et des obstacles matériels inouïs à vaincre pour occuper son territoire. Les Anglais l'ont bien compris en 1868. Ils se sont embarqués sur leur vaisseau dès qu'ils ont eu atteint le but qu'ils s'étaient proposé. Cet exemple mérite d'être médité.

Cet exemple, Ismaïl l'avait médité, mais pour en tirer des conclusions conformes à ses désirs. L'événement l'avait surpris et comme stupéfié. A la sommation qu'Arakel bey lui avait adressée d'avoir à lui livrer l'Hamacen et le Seraë et de lui payer un tribut d'un million de livres turques, Yohannès Kassa avait répondu :

Le Khédivé, dit-on, habite de somptueux palais; moi, je suis un pauvre homme et n'ai qu'une tente pour abri. Com-

ment ton maître m'envoie-t-il demander de l'or? Il est vrai que j'ai un million de thallaris en réserve sur une montagne. Dis au Khédive d'envoyer un million de soldats. Je promets de leur donner l'Hamacen et le Seraë pour cimetièrè.

Il avait tenu parole. Aux *askaris* qu'Ismaïl avait envoyés contre lui, il avait donné la plaine de Gundet pour cimetièrè. Ceux qui avaient échappé au charnier, il les avait retournés, châtrés, avec ce billet :

Voici tes soldats, Ismaïl. S'il te faut encore d'autres eunuques, envoie-moi ce qui reste de ton armée.

Sa victoire, Abè Yohannès Kassa l'avait annoncée en ces termes à son ami M. de Sarzec, consul de France à Massaouah :

Comment vous portez-vous? Moi et mes soldats, grâce au ciel et à l'intervention des saints et par le dieu des armées, nous sommes sains et saufs! Bonne nouvelle, j'ai vaincu! Par la grâce de Dieu, j'ai battu mes ennemis. De tous les Egyptiens qui avaient envahi mon pays, pas un seul n'a survécu, tous sont morts. Mon cœur est dans la joie. Vous, mon ami, réjouissez-vous aussi. Venez maintenant, sans perdre de temps.

Ecrit à Addihoala, le 9 Hédard de l'an 1868 (30 novembre).

Ismaïl jura de prendre coûte que coûte sa revanche. Il la lui fallait rapide, complète, foudroyante. Il y allait de son prestige et de son crédit. Ce qui lui restait de soldats et ce qui lui restait de livres sterling, y passeraient. Cette fois-ci, c'est une véritable expédition qu'il lancerait contre l'Ethiopie. Dès les premiers jours de décembre, il avait convoqué en conseil de guerre ses ministres et ses stratèges mercenaires. Le chef d'état-major, Stone Pacha, présenta le plan d'opérations qu'il avait élaboré d'après les renseignements de l'abbé Duflos qui, cependant n'avait pas eu à se plaindre du Négus, ayant, de son propre aveu, reçu de la part de ce monarque « des preuves non équivoques d'une amitié sincère », amitié qui s'était traduite par le don d'une « jolie vache », le jour de Pâques, la faculté de catéchiser comme il voulait, — « que m'importe à moi, avait dit le Négus,

tant pis pour ceux qui se laisseront prendre » — et l'octroi d'un sauf-conduit dicté par Sa Majesté, portant son sceau, libellé comme suit : « Ecrit de l'Elu de Dieu, Yohannès, Roi des Rois d'Ethiopie et de toutes ses dépendances. Abba Duflos est mon ami, soit qu'il aille, soit qu'il vienne. Que nul ne le touche. » En reconnaissance de cette insigne faveur, que nul missionnaire en Ethiopie n'avait obtenue avant lui, Abba Duflos se fit l'auxiliaire de ceux qui voulaient détruire le Négus et asservir son peuple, en leur en indiquant les pistes, montagnes et passes. Le Conseil des ministres approuva le plan de Stone Pacha. Ratib Pacha fut investi du commandement en chef, le général américain Loring devant le seconder comme chef d'état-major. Son Altesse prit la parole. Le conciliabule qui se tenait à huis clos rappelait la scène d'*Aïda* où le Roi harangue ses ministres :

Alta cagion vi aduna

O fidi Egizii, al vostro Re d'intorno.

Dai confin d'Etiopia un Messaggiere

Dianzi giungea — gravi novelle ei reca...

[Une haute raison vous assemble, ô fidèles Egyptiens, autour de votre roi... Des frontières d'Ethiopie tantôt un messager est arrivé. Il apporte de graves nouvelles.]

Son Altesse affirma qu'elle n'avait pas d'autre objet en vue, en reprenant l'offensive, que de venger le meurtre d'Arendrup et d'Arakel et de faire passer aux barbares éthiopiens le goût des incursions et du pillage. Compère Nubar recommanda qu'on s'abstint avec soin de prononcer le nom de conquête, le gouvernement de Son Altesse voulant être en règle avec le droit international.

L'objectif d'Ismaïl était bien la conquête de l'Ethiopie, et il en doutait si peu qu'il voulut que la gloire en rejaillît sur son second fils, Hassan Pacha. Il l'avait eu d'une esclave, mais ne l'en chérissait pas moins. Le destinant à la carrière des armes, il l'avait envoyé à Oxford et lui avait donné pour aide-de-camp un colonel de l'armée britannique. Hassan apprit l'anglais et des rudiments d'économie politique. Il s'adonna surtout aux

sports. Hôte du duc de Sutherland, il chassa le daim en Ros-shire. Le *dean* (chanoine) Liddel lui fit un peu de morale protestante. En 1873, Hassan était rentré en Egypte, simili-gentleman, crevant de santé, les joues roses, plein d'humour et d'entrain, le tarbouche incliné sur l'oreille, l'œil effronté. Son père le maria à Khadidjeh Hanoum, fille de Méhémet-Ali Pacha et petite-fille du grand Méhémet-Ali. Comme Hassan devait être un jour le généralissime de ses armées, Ismaïl l'expédia peu après à l'Académie de guerre de Berlin, où il atteignit au grade de major. Estimant que le prince était assez calé dans l'art militaire, Son Altesse pria Sa Majesté Impériale de lui faire la grâce d'accorder à son fils un délai de quelques semaines, le temps de s'initier, en Ethiopie, au métier, qui serait bientôt le sien, de conquérant. En rentrant de Berlin, Hassan avait de l'officier prussien la tournure engoncée, l'allure raide, le geste brutal et le ton cassant, il ne prononçait plus l'anglais qu'avec l'accent tudesque. Ismaïl, qui avait pour lui les yeux du Roi pour Radamès, eût pu s'écrier en l'accueillant :

...— *Le sacre*

Armi ti cingi e alla vittoria vola.

[Viens ceindre les armes sacrées, et vole à la victoire!]

et Hassan-Radamès, qui se croyait un foudre de guerre, eût pu répliquer au Roi-Khédive :

Sacro fremito di gloria

Tutta l'anima mi investe —

Su! corriamo alla vittoria!

Guerra e morte allo stranier!

[Un frémissement sacré de gloire vient agiter tout mon être. — Debout! courons à la victoire! guerre et mort à l'étranger!]

Il vola à la victoire comme à une partie de sport...

A Abdin et à Guéziréh, on partageait l'optimisme de Son Altesse. D'avance, on montrait l'armée khédiyiale s'élançant, sur les traces des camarades dont elle brûlait de venger la mort, à l'assaut du plateau d'Hamacen. Une dépêche Reuter, datée du Kaire, 11 février, annonça que les troupes khédiyiales avaient atteint Gonderati (?), une

autre dépêche, datée du 22, que Ratib Pacha avait reçu la soumission de Wallad Danguil, gouverneur d'Hamacen, qu'il l'avait maintenu dans ses fonctions sur le district s'étendant de ce plateau jusqu'à la rivière Mareb. Puis ce fut le silence. Des semaines, un mois s'écoulèrent, sans qu'on eût reçu de nouvelles de là-bas. De sinistres rumeurs commencèrent à circuler. On affirmait que l'armée de Son Altesse avait subi une défaite encore plus sanglante que celle de novembre dernier. Les feuilles à la solde du « vice-roi » traitèrent avec mépris ces racontars. Il fallait, disaient-elles, être ou fou ou imbécile pour penser un seul instant que les soldats du Khédive, pourvus d'une artillerie du plus récent modèle, armés de fusils de précision, admirablement organisés, équipés avec soin, commandés par le plus habile tacticien que Son Altesse eût à son service et par des chefs qui avaient l'expérience des champs de bataille, pussent seulement être tenus en échec par une nuée de myrmidons grotesquement armés d'antiques mousquetons et de canons hors d'usage. Reuter semblait confirmer cette façon de voir. Ses dépêches annonçaient que, le 7 mars, les Ethiopiens ayant attaqué le camp retranché des Egyptiens à Gourah, avaient été repoussés avec perte. Le lendemain, le prince Hassan, à la tête de quelques bataillons, exécutait une sortie et s'emparait d'une importante position. De part et d'autre, les pertes avaient été lourdes. Le surlendemain, l'ennemi attaquait de nouveau, une grande bataille avait lieu, qui se terminait par la déroute complète de Yohannès Kassa et de son armée, poursuivis sans répit par les troupes du Khédive. Le Négus avait enfin écrit au prince Hassan pour solliciter l'*aman*. Aussitôt, le *Mahroussa* avait été expédié de Suez à Massaouah, avec des dépêches contenant des conditions de paix très modérées. Son Altesse avait atteint ses buts. L'honneur était sauf. Renchérissant sur ces communiqués réticents, inconsistants, et, dans le fond, d'une invraisemblance criante, la presse locale, indigène et franque, exaltait la bravoure non pareille des soldats de Son Altesse, contraints de se battre 3 contre 1, et de nuit, contrairement aux usages observés

par les belligérants civilisés. Mais les Européens mettaient en doute et ces prouesses et les circonstances dans lesquelles on prétendait qu'elles avaient été accomplies, remarquant avec ironie que, si les journaux avaient laissé la vie sauve à Yohannès Kassa, c'est qu'on avait besoin du Roi des Rois pour la signature du traité de paix, mais les cruels typos avaient impitoyablement massacré son grand vizir et tous ses ministres. Mariette, qui venait de publier à Leipzig, sous les auspices de Son Altesse le Khédive d'Égypte, les *Listes géographiques des pylones de Karnak comprenant la Palestine, l'Éthiopie, le pays de Somal*, Mariette, lui, se souvenait de ce passage de l'article de M. Renan, au sujet des stèles déchiffrées dans Thèbes aux cent portes, paru dans la *Revue des Deux Mondes* :

Plus d'une fois, à la vue de ces files de vaincus humiliés ou exterminés par le pharaon, j'ai pu regretter que les vaincus aussi n'aient pas su peindre. Le style officiel des scribes royaux me faisait involontairement songer à cette relation chinoise de l'une des dernières expéditions anglaises, où l'on voit la défaite des barbares, ceux-ci se jetant aux pieds de l'empereur pour lui demander grâce, et l'empereur, par pitié pure, leur accordant un territoire.

Ici, en Égypte, c'étaient les « vainqueurs » qui imitaient la chauvine mauvaise foi des Chinois. L'autre face de la stèle, la face secrète, la face honteuse, montrait ceci :

L'expédition ordonnée par Ismaïl se composait ainsi qu'il suit :

5 régiments d'infanterie à trois bataillons par régiment.	12.500 hommes
3 escadrons de cavalerie de 150 hommes..	450 —
1 bataillon du génie	830 —
2 batteries de campagne Krupp	12 pièces
1 batterie de campagne (ancien système acier).	6 —
12 fusées.	
Train : 1.600 à 1.800 hommes.	
Mulets, petits chevaux et chameaux : 3.400.	

Partie de Massaouah, le 24 janvier 1876, l'armée khédiviale, après avoir franchi le Bahr Riza, avait gravi la colline de Bamba, sur les confins de l'Ethiopie. Au bout de quatre jours de marche, elle faisait halte dans la vallée de Gourah et y établissait un camp entouré de remparts pourvus de douves de troncs d'arbres, flanqué à l'un de ses angles d'un fortin confié à la garde de deux bataillons disposant de quelques batteries. Le site était charmant. Une petite rivière serpentait à travers la vallée couverte d'herbes et encaissée dans des bois. Les soldats du Khédivé grelotaient autant de peur que de froid. Sur le point de quitter Massaouah, ils avaient vu venir à eux une centaine de leurs camarades, des prisonniers que Yohannès Kassa renvoyait au Khédivé. Vingt-sept d'entre eux étaient horriblement mutilés. Ils parlaient à la façon des *khaouals* et leur contèrent leurs souffrances et leurs malheurs, et cette boucherie de Gundet, que l'Effendina avait cachée aux Egyptiens; ils disaient la vaillance des Ethiopiens et les obstacles naturels qui, à chaque pas, entravaient l'avance d'une armée qu'on avait menée à la mort. Ce récit remplit de frayeur nègres et fellahs. Les officiers eux-mêmes, complètement démoralisés, s'étaient mis à maudire la folle et inutile aventure dans laquelle on les lançait, se lamentant sur le sort qui les attendait. Il y avait, en Egypte, plus de terres qu'ils n'en pouvaient cultiver, et le Phiraoun Ismaïl eût mieux fait de les laisser labourer en paix leurs champs et procurer, à la sueur de leur front, un peu de *dourah* (maïs) à leurs familles qui crevaient la faim, pendant qu'eux-mêmes ils allaient crever, là-haut, sur ces montagnes ennemies... Sac au dos, ils s'étaient mis en route, maugréant contre leur destinée. Point rassurés, dans leur hallucination, ils voyaient derrière chaque buisson des *habechi* embusqués, lance au poing. Ils avaient avancé péniblement à travers les gorges des montagnes, étreints par la terreur, persuadés que les rochers allaient rouler sur eux, poussés par l'ennemi, et les écraser tous, jusqu'au dernier... Le 7 mars, un peu avant 10 heures du matin, l'alarme fut donnée au camp khédivial. Yohannès Kassa était signalé à l'horizon. Huit

bataillons d'infanterie, deux escadrons et demi de cavalerie, traînant 12 pièces de montagnes, se portèrent vers le Nord, afin de joindre les forces laissées à Khaya-Khor, au sommet duquel un autre fortin avait été construit. Les Ethiopiens parurent et le combat s'engagea. Il ne dura guère. L'armée khédiviale se débanda. Soldats, sous-officiers, officiers, pachas, beys, effendis, turcs, américains, pliant sous l'avalanche, lâchèrent pied, tournèrent bride, tournèrent les talons, cherchèrent leur salut dans la fuite et n'y trouvant que la mort, harponnés et transpercés par les lances des guerriers de Yohannès Kassa acharnés à les traquer. Des milliers de cadavres coiffés de tarbouches jonchèrent, en quelques heures, la plaine ensanglantée où gisaient, pêle-mêle, des bêtes éventrées, la caisse de l'armée, des fusils, des sabres, des revolvers, des canons, des mitrailleuses, des pioches, tout le matériel de cette fatale campagne...

Le rêve pharaonique d'Ismaïl pacha, Khédivé d'Egypte, était brutalement dissipé. Amonasro avait vaincu Radamès, il l'avait fait prisonnier. Les scènes triomphales d'*Aïda* avaient pour théâtre non pas Thèbes, ou le Kaire, mais Adoua. La nuit, dans ses cauchemars, Ismaïl voyait l'une des entrées de la capitale éthiopienne. Até Yohannès Kassa entrait, revêtu de la pourpre impériale, du *kintab*, tunique de soie brodée d'or, et d'un *lemd*, pèlerine en peau de lion. Il s'avance, entouré de ses vassaux, vêtus de costumes aux couleurs éclatantes. Un peuple frémissant l'acclame, il prend place sous la tente, les *ras* lui font cercle; derrière lui, son armée, infanterie et cavalerie, se tient rangée en bataille. Le Négus ordonne que devant lui soient conduits les prisonniers. Ils sont des milliers qui défilent devant sa tente, nus comme vers, bruns comme le limon du Nil, ou noirs comme l'ébène. Une pierre au cou, ils s'agenouillent, un par un, et, le front dans la poussière, baisent l'orteil de Yohannès Kassa, le fils D'jabafankel, le lion, fils de lion. Les *ras* crient : « Mort aux ennemis de la patrie ! » et le peuple, qui fait le chœur, ne demande pas grâce pour les infortunés. Le Négus leur laisse la vie sauve, mais il ordonne

qu'ils soient tous châtrés. On les emmène, sous les huées. En tête, marche Hassan-Radamès, le fils de Son Altesse... (7).

C'était pour Até Yohannès Kassa, empereur d'Ethiopie, que sonnaient les fanfares de la céleste *Aïda*.

AURIANT.

(7) On vit reparaître au Kaire, quelques mois plus tard, le prince Hassan, honteux comme le renard de la fable, et surtout de sa voix, qui était celle des femmes et des *khaouals* (gîtions). Des gens bien informés assuraient que le Khédive, son père, avait payé 200.000 tallaris (un million de francs) sa rançon et qu'il portait sur son bras droit une croix que le Négus lui avait imprimée au fer rouge en lui disant: « Tu porteras toujours la marque du roi chrétien. »